

La pauvreté des Romantiques, au carrefour de la littérature et des sciences sociales.

Littérature et pauvreté peuvent-elles faire bon ménage ? Plus précisément, la première a-t-elle vocation et légitimité à traiter de la seconde, non seulement par le biais de l'essai mais par celui de la fiction ? C'est ce qui s'est produit à l'époque romantique ; la production romanesque (et théâtrale), envahissant le champ du social, l'a abondamment exploité, léguant un important corpus longtemps utilisé ensuite dans la recherche en SHS, parfois au détriment d'autres sources plus spécialisées (démographie, statistique etc...). Dans la préface d'une étude fameuse¹, l'historien Louis Chevalier notait ce phénomène, regrettant que de nombreux confrères spécialistes du XIX^e se soient pendant plusieurs décennies « contents » de Balzac au lieu de dépouiller d'arides rapports. Sans exclure la production romanesque du champ des matériaux exploitables, il préconisait de la prendre pour ce qu'elle est, c'est-à-dire une construction fictionnelle, et donc une mine d'informations à n'utiliser que confrontée d'autres sources exogènes.

Mon propos ici ne consiste pas du tout à lui redonner un rôle de caution du réel qui n'est pas le sien, mais d'étudier sa rencontre avec d'autres champs et les choix littéraires qui en découlent. Au XIX^e, elle s'est rapprochée des sciences sociales pour introduire dans la fiction la pauvreté moderne, ce qui a entraîné l'adoption de certaines stratégies d'écriture, entre réalisme et idéalisation. Ce propos s'appuiera sur un corpus emprunté essentiellement à la production romanesque romantique, constitué de textes canoniques « incontournables » tirés de Balzac (*Le Père Goriot*, *Illusions perdues*), Sue (*Les Mystères de Paris*), Hugo (*Les Misérables*), Murger (*Scènes de la vie de Bohème*) et Dumas (*Les Mohicans de Paris*). Ces romans se situent pour la plupart dans la première moitié du siècle², et peignent une situation contemporaine³. Sans prétendre à une valeur documentaire *stricto sensu*, leur témoignage, encore prégnant aujourd'hui dans la mémoire collective, met en évidence un pan de l'histoire des représentations.

¹ Louis Chevallier, *Classes laborieuses, classes dangereuses*, Plon, 1958 ; rééd Le Livre de Poche, 1978, coll. Pluriel.

² *Le Père Goriot* date de 1835, *Illusions perdues* paraît entre 1837 et 1843. *Les Misérables* paraît en 1862 mais la plus grande partie de la rédaction date de 1845. Sous le titre *Scènes de la vie de Bohème* (1851), Henri Murger regroupe des comédies et nouvelles parues à partir de 1845.

³ A part *Les Mohicans de Paris*, paru de 1854 à 1859, qui s'attache à l'année 1827.

Une nouvelle pauvreté

La pauvreté n'est certes pas apparue à cette époque, mais elle enregistre alors une mutation importante, passant de l'échelon individuel à l'échelon collectif, ce que reflète l'apparition du terme paupérisme. Le contexte d'industrialisation soutenue explique par ailleurs que ce phénomène soit perçu comme paradoxal, sinon scandaleux. La nouvelle pauvreté se caractérise moins par le chômage total ou de longue durée que par le caractère insuffisamment rémunérateur et irrégulier du travail, qui voit s'enchaîner les périodes d'activité et d'inactivité forcée, sans aucune protection pour les travailleurs. Plus que la mécanique du marché ou les facteurs individuels à connotation morale, c'est l'organisation économique et sociale qui est de plus en plus mise en cause par de nombreux spécialistes.

Par ailleurs, la pauvreté se déplace géographiquement. L'exode rural amène vers les villes des populations fuyant la précarité agricole, ce qui provoque une nette croissance du nombre d'habitants, en particulier à Paris (Chiffres). Même si la misère à Paris n'est pas une nouveauté, la montée du phénomène apparaît comme une évidence. Cette nouvelle pauvreté urbaine, beaucoup plus visible que l'ancienne pauvreté campagnarde, est donc perçue avec plus d'acuité, ce qui alimente l'idée que la situation est pire dans les villes qu'aux champs, idée qui persiste encore aujourd'hui.

Ce déplacement pose la question de la sécurité publique. Ces masses misérables dans les villes, et en particulier à Paris, sont jugées potentiellement délinquantes ; on leur prête aussi une propension à l'agitation, voire à l'insurrection, à une époque marquée par le souvenir des débordements révolutionnaires qui craint constamment des répliques. Cette perception se traduit par un terme qui prend une nouvelle acception : dans *Le Journal des Débats* du 8 décembre 1831, donc peu après la révolte des canuts de Lyon, l'essayiste Saint-Marc Girardin, qualifie cette population de « Barbares⁴ », et s'alarme de leur proximité.

Question sociale et débat public

Autant de facteurs qui expliquent l'importance de la question sociale et la mobilisation du monde politique et intellectuel. Dans le débat public se font entendre différents courants qui critiquent le modèle libéral, jugé comme oppresseur des plus faibles. Deux tendances se distinguent : d'un côté, un premier socialisme (« utopique » ou non), parfois héritier du saint-simonisme, représenté par entre autres par Louis Blanc, qui lui donne une résonance quasi religieuse (« Qu'est-ce que le socialisme ? C'est l'Evangile en action⁵ »), par Charles Fourier, Pierre Leroux, et Proudhon, qui représente la tendance anarchiste. On classe parfois dans cette mouvance un texte important, perçu à sa parution comme socialiste : *L'extinction du paupérisme* (1844) de Louis-Napoléon Bonaparte, alors en prison. Il n'est pas inintéressant de relever que cet ouvrage s'intéresse moins aux pauvres qu'à la « classe ouvrière », aux « masses », aux « prolétaires », termes qui prennent une tonalité pré-marxiste⁶. Ce premier socialisme vivra mal l'épreuve de 1848.

Partageant avec lui certains constats, mais diamétralement opposé quant aux solutions à apporter, le catholicisme social est représenté par des légitimistes qui procèdent à une critique de l'héritage de la révolution et de la modernisation industrielle au nom d'un ordre ancien présenté comme plus protecteur. Il est représenté notamment par les députés Villeneuve-Bargemont et Montalembert. En lien avec ce courant, on note la grande vitalité des sociétés de

⁴ « Les Barbares qui menacent la société ne sont point au Caucase ni dans les steppes de Tartarie ; ils sont dans les faubourgs de nos villes manufacturières »

⁵ C'est ainsi que débute le fameux *Catéchisme des socialistes* (1849).

⁶ En 1844, les œuvres majeures de Marx n'ont pas encore paru ou ne sont pas encore bien connues en France

charités autour de la figure de Frédéric Ozanam, qui a fondé en 1835 la Société de Saint Vincent de Paul.

Le débat et l'action vont de pair, ce qu'illustre la réouverture en 1832 de l'Académie des sciences morales et politiques. Les pouvoirs publics prennent conscience de la nécessité d'enquêter sur le terrain et mobilisent dans ce but des spécialistes divers, médecins, économistes, hygiénistes, « sociologues » avant la lettre. Quelques figures sont particulièrement remarquables : aujourd'hui encore, on connaît le médecin René-Louis Villermé pour son célèbre *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie* (1840), qui porte sur la population lilloise. Un ouvrage antérieur (*De la mortalité dans les différents quartiers de Paris*, 1830) avait établi un lien entre les pathologies sociales et la situation sanitaire. En 1840, l'économiste Eugène Buret publie *De la misère des classes laborieuses en Angleterre et en France*, qui lui vaut le prix Beaujour de l'Académie des sciences morales et politiques. L'hygiéniste Parent-Duchâtelet rédige deux rapports très bien reçus, *l'Essai sur les cloaques ou les égouts de la Ville de Paris* (1824) et *De la prostitution dans la ville de Paris considérée sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration* (1836). Enfin, Honoré-Antoine Frégier, économiste, chef de bureau à la Préfecture, fait paraître en 1839-40 *Des classes dangereuses de la population dans les grandes villes et des moyens de les rendre meilleures*.

Cette importante entreprise de diagnostic débouche parfois sur le terrain politique et législatif. En mars 1841, le rapport de Villermé sur la mortalité des ouvriers dans les manufactures se traduit par une loi réglementant le travail des enfants, qui fixe notamment un âge minimal de huit ans. Mais les actions restent timides. Le paradoxe du régime de juillet, âge d'or du libéralisme, aura été d'encourager et de commander des études sans pour autant tout mettre en œuvre pour faire appliquer leurs préconisations.

Enquête sociale et littérature : les courroies de transmission

L'intérêt pour la question sociale dépasse le cercle des spécialistes ; on voit s'opérer une rencontre les professionnels du terrain et les hommes de lettres, facilitée par des lieux de rassemblement et de sociabilité, dans certaines salles de rédaction qui voient se côtoyer des profils très variés. Les « sociologues » avant la lettre adoptent souvent un ton et des formes intermédiaires, à mi-chemin entre le discours scientifique et la littérature, propres à diffuser cette matière. C'est ainsi que les *Lettres sur Paris* (1830) sont le fruit de la collaboration d'un médecin, Guillaume T. Doin et du journaliste, Edouard Charton, fondateur du *Magasin pittoresque*. Organisées selon le mode pseudo-épistolaire, elles empruntent une forme qui se veut littéraire pour faire passer un contenu qui ne l'est pas et se compose de données rigoureusement collectées. Un autre exemple de ce mélange réside dans ce qu'on appelle la littérature pittoresque et notamment les physiologies ; il s'agit de petites monographies descriptives sur des sujets très variés (souvent une catégorie sociale ou un trait de caractère), qui reflètent l'obsession d'une époque attachée à classer les individus. Certaines de ces physiologies sont rédigées par des spécialistes qui adoptent un ton volontiers anecdotique pour vulgariser leur production scientifique, d'autres le sont par des romanciers ou apprentis-romanciers qui font leurs gammes sur ces matières variées : c'est ainsi que Dumas dans son opuscule *Filles, lorettes, courtisanes* (1843), traite sur le mode léger la même matière que Parent-Duchâtelet. Entre 1839 et 1842 paraît *Les Français peints par eux-mêmes*, qui est en quelque sorte le grand ouvrage d'autoscopie du XIX^e : à la frontière entre la littérature et la sociologie, il n'affiche cependant aucune préoccupation d'ordre sociale.

Il est alors très logique de retrouver cette dimension sociologique dans la production romanesque. Y a-t-il simultanéité des deux champs, ou antériorité de l'un par rapport à l'autre, et si oui, lequel ? En d'autres termes les études ont-elles influencé les romans, ou la fiction a-t-elle inspiré les enquêtes sociales ? Epineuse question. Si les enquêteurs ont utilisé des procédés

littéraires pour faciliter la lecture de leurs rapports, les romanciers se sont indéniablement appuyés sur leurs travaux d'enquête, dont certains périodiques publiaient d'importants extraits. Littérature « grise » et littérature tout court se sont nourries l'une de l'autre.

Une nouvelle matière romanesque

Cette rencontre correspond en tout cas à une redéfinition des ambitions du roman, qui prétend traduire la réalité d'une société. C'est ce que Balzac développe dans l'Avant-propos de la Comédie Humaine (1842), et qu'il avait déjà énoncé à plusieurs reprises. Il s'agit de donner au roman ses lettres de noblesses en en faisant un instrument de transmission du savoir autant qu'un témoignage sur l'époque contemporaine. Le roman romantique, pour remplir cette finalité, a donc toute légitimité pour s'inscrire dans le débat social et en refléter les échos.

A cette matière renouvelée correspond une nouvelle posture de l'écrivain, qui sera d'ailleurs illustrée davantage par Hugo et par Sue que par Balzac ; l'engagement de l'écrivain s'exprime, pour Hugo, par ses différentes interventions à la Chambre des pairs, puis à la députation sous la II^e République, notamment le fameux *Discours sur la Misère* (9 juillet 1849). Il trouve aussi tout naturellement sa place dans le roman lui-même, qui enregistre alors l'interruption du récit au profit d'un discours voué à l'information et à la mobilisation. Le livre sur l'argot dans *Les Misérables* en est un bon exemple : « Etudier les difformités et les infirmités sociales et les signaler pour les guérir, ce n'est point une besogne où le choix soit permis⁷. » Passant de l'idée de fonction à l'idée d'obligation, Hugo définit le rôle du romancier romantique : faire connaître les plaies de la société et lutter contre elles.

L'économique et le social ont donc toute leur place dans le romanesque, qui est dès lors tenu de présenter parallèlement un discours « scientifique » sur la matière dont il traite. Ce discours s'intègre au récit, sans forcément se mélanger intimement avec lui. Il forme des « blocs » potentiellement isolables et amovibles, comme dans *Les Misérables*, les livres sur Paris, l'argot, l'égout⁸, etc... Le même procédé se retrouve dans *Les Mystères de Paris* où la trame narrative s'efface à mainte reprise pour laisser la place à une prise de parole en rapport avec l'actualité⁹, et dans *Les Mohicans de Paris*, où la présentation historique et sociale du contexte précède le début du récit. Le meilleur exemple en est sans doute le chapitre premier, qui reprend une classification des brigands en tous genres inspirée des *Voleurs* de Vidocq. On trouve par la suite des « excroissances » qui dérivent vers le style physiologique pour donner au roman une sorte d'épaisseur sociologique¹⁰.

Définir, classer, expliquer

Précisons d'emblée qu'on se cantonnera dans ce travail à la pauvreté subie, et non au dénuement volontaire, voire sacrificiel, pas complètement absent¹¹ mais moins souvent abordé par les auteurs romantiques. La question de la définition se pose au premier chef. La difficulté de Hugo à préciser l'objet de son fameux *Discours sur la misère* a été souvent critiquée pour son manque de rigueur. Pour relativiser, on rappellera à ce propos que Eugène Buret, tout économiste qu'il soit, n'est pas exempt de flottements : si son ouvrage opère une distinction essentielle entre la pauvreté (état relatif), et la misère (état absolu), il définit ensuite la première de manière subjective, comme l'impossibilité de satisfaire tous ses désirs, ce qui reste très vague. Dans *Les Misérables*, Hugo propose une approche fine de ces deux notions en insistant

⁷ *Les Misérables*, Quatrième partie, livre septième, chapitre 1 « Origine », p. 854.

⁸ *Mes Misérables*, Troisième partie, livre premier « Paris étudié dans son atome », quatrième partie livre septième, « l'argot », Cinquième partie, livre deuxième « l'intestin de Léviathan ».

⁹ *Les Mystères de Paris*

¹⁰ *Les Mohicans de Paris*, chap. CVIII, qui présente une petite étude du chiffonnier.

¹¹ Relevons en effet que ce dénuement volontaire est illustré par deux figures majeures, Goriot et Jean Valjean, qui représentent des versions laïcisées de la sainteté.

à la fois sur leur distinction et leur proximité : « Derrière vivre de peu, il y a vivre de rien¹² ». Ce voisinage de la chambre « obscure » et de la chambre « noire » est aussi un continuum suggérant qu'une large part de la population peut sombrer à tout moment. Cette idée est illustrée par un des lieux emblématiques du roman, la mesure Gorbeau, qui accueille des représentants de « cette classe indigente qui commence à partir du dernier petit bourgeois gêné et qui se prolonge de misère en misère dans les bas-fonds de la société jusqu'à ces deux êtres auxquelles toutes les choses matérielles de la civilisation viennent aboutir, l'égoutier qui balaye la boue et le chiffonnier qui ramasse les guenilles¹³ ». La pauvreté est donc vue comme une maladie sociale autant qu'une déchéance individuelle.

Pauvretés romantiques

Cette pauvreté urbaine et plus précisément parisienne est cependant incarnée par des figures-types qui déclinent toutes les variantes du spectre et dont l'itinéraire propose des éléments d'explication, ce qui est nouveau ; jusque-là, dans le *Tableau de Paris* de Mercier par exemple, la peinture des pauvres relevait du pittoresque pur mais ne suscitait pas d'interrogation. Sans négliger cette pauvreté « historique », la littérature romantique lui adjoint les « nouveaux pauvres » issus de la révolution industrielle, et examine leur trajectoire en utilisant les classifications des enquêteurs. L'explication du phénomène et le regard porté sur ceux qui l'incarnent dépend essentiellement de ce classement. On distingue par exemple le pauvre par nature en bas de l'échelle sociale (vs le pauvre par accident), mi-ouvrier, mi-bandit, dont la figure emblématique est le chiffonnier. Le nombre de ces pauvres est perçu comme un seuil incompressible et leur situation ne mérite donc pas d'explication. H. A. Frégier les divise en deux catégories, les « classes pauvres et laborieuses » et les « classes pauvres et dangereuses ». Hugo, sous l'appellation commune « misérables », distinguera les misérables dignes et indignes de pitié, qu'on peut appeler aussi les bons et mauvais pauvres.

Ces « mauvais pauvres » évoluent dans les bas-fonds et ont parfois partie liée avec le crime. Menaçant la société ou dénonçant son injustice, ils sont les descendants du Robert Macaire du mélodrame¹⁴. On peut ranger dans cette catégorie les truands des *Misérables*, certains des *Mystères de Paris* et des *Mohicans*. Tous ne sont pas considérés comme irrécupérables, malgré la porosité de la frontière entre les bas-fonds et le crime. C'est ainsi que certains personnages passent de la catégorie des misérables à celle des malheureux, comme le Chourineur des *Mystères de Paris*, et Jean Taureau, son avatar dans *Les Mohicans*, de même que la Brocante, le double positif de la Chouette. Ces pauvres par nature ne constituent pas un problème intellectuel (comment en arrive-t-on là ?) auquel il faudrait apporter une explication. La question de leurs origines n'est pas posée, comme le montre l'ignorance du Chourineur sur les siennes. L'histoire des Thénardier est d'emblée présentée sous un jour déterministe ; ce sont « deux natures naines, qui, si quelque feu sombre les chauffe, deviennent facilement monstrueuses¹⁵ ». Les personnages des bas-fonds, que ce soit chez Sue, chez Dumas ou chez Hugo s'apparentent à un zoo de monstres destiné à faire frissonner le bourgeois. L'inconduite de cette faune est soulignée : le cabaret, l'oisiveté, les situations familiales précaires (concubinage) ou dégradées.

Il faut ranger dans une autre catégorie les « bons » pauvres, ceux qui ne menacent pas la société et donnent l'occasion d'exercer la charité, pratique omniprésente au XIX^e, qu'on retrouve dans la production littéraire. Ces misérables-là sont dignes de pitié : l'exemple type en

¹² *Les Misérables*, première partie, livre cinquième, chap. IX, « Succès de Madame Victurnien ».

¹³ *Les Misérables*, II^e partie, livre premier, chap. XIII « le petit Gavroche », p. 531.

¹⁴ Célèbre personnage de brigand, apparu dans le mélodrame *L'Auberge des Adrets* (1823), dont le succès donne lieu à une suite intitulée significativement *Robert Macaire* (1834).

¹⁵ *Les Misérables*, Première partie, livre quatrième, chap. II, « Première esquisse de deux figures louches », p. 157.

est le lapidaire Morel, le pauvre vertueux des *Mystères de Paris* dont le sort met au défi l'idée de justice divine. Les femmes et les enfants, victimes par excellence, se rangent tout naturellement dans cette catégorie : Fleur de Marie, Louise Morel, Fragola, Fantine, incarnent la spécificité de la pauvreté féminine, parfois alourdie par la charge d'un enfant. Leurs histoires, soulignant la porosité entre la pauvreté, la misère et la prostitution, suscitent une interrogation à laquelle il faut répondre. L'explication, malgré le ton bienveillant du narrateur, peut être moralisante, mettant en cause le comportement individuel autant que les conditions de travail et de salaire. Fleur de Marie s'accuse elle-même de son insouciance et de sa paresse qui l'ont fait tomber sous la coupe d'une mère maquerelle. Une circonstance atténuante (son manque d'appui dans une société impitoyable) lui est concédée. Mais le contre-exemple de Rigolette, qui, sans famille également, s'en sort car elle est sérieuse, travailleuse et économe, insiste sur la responsabilité individuelle. L'explication peut aussi mélanger la morale et l'économie, comme le montre le cas de Fantine. Sa situation est due à une « faute » (une liaison amoureuse), qui l'a chargée d'un enfant. Son travail dans une manufacture de Montreuil lui permet de surnager dans un premier temps¹⁶. Mais les exigences des Thénardier et le « reste de ses habitudes de désordre » (l'achat à crédit) compromettent cet équilibre. Chassée de la manufacture, elle devient ouvrière en chambre et connaît alors la misère. A l'encontre des théories d'Adolphe Blanqui¹⁷, qui, dans son *Cours d'économie industrielle*, considère le travailleur à domicile comme plus libre que l'ouvrier en usine, l'exemple de Fantine démontre que cette « liberté » n'est qu'un mythe ; le narrateur pointe la concurrence entre les prisonnières et les indépendantes, ce qui entraîne une baisse des salaires.

Ce mélange morale/ économie se retrouve chez la plupart des sociologues et enquêteurs de l'époque, mais dans l'autre sens : pour la plupart, ils établissent un lien causal entre pauvreté et immoralité, se montrant en cela plus indulgents que les romanciers. Buret l'affirme clairement : « Quand on étudie les causes les plus actives de la misère, on reconnaît qu'elles sont presque toutes indépendantes de la volonté des individus ». La responsabilité individuelle n'est cependant pas totalement éludée. Professionnels du terrain et romanciers décrivent le même cercle vicieux : la pauvreté produit l'immoralité qui fait tomber dans la misère. D'où un discours ambigu, reconnaissant la responsabilité de l'organisation sociale sans pour autant dédouaner l'individu ; le pauvre n'est pas responsable de sa pauvreté, mais de l'aggravation de sa situation.

Les romans mettent aussi en scène des pauvres par accident, ou déclassés, révélateurs d'une évolution négative de la société, ce qui donne à leur situation un caractère d'autant plus scandaleux que chacun peut s'imaginer à leur place. Ce sont les victimes de « coup du sort », les accidentés de la vie : le demi-solde, la fille du colonel mort à Champaubert, le fils d'agriculteur ruiné par l'invasion prussienne, le bâtard spolié devenu commissionnaire incarnent les soubresauts de l'histoire. Leurs parcours témoignent de la redéfinition de la société après le grand bouleversement révolutionnaire, qui rend possible toutes les trajectoires, montantes ou descendantes.

Un autre type de pauvreté, celle de l'intellectuel, est plus rarement étudié par les sociologues (cependant Frégier en parle dans son ouvrage sous le titre « Parties vicieuses des classes aisées »). Artistes et étudiants composent le petit monde de la bohème immortalisé par Murger, mais abordé avant lui par d'autres. Il s'agit en effet d'une expérience autobiographique propre à bon nombre de romantiques, comme Balzac, Dumas, Berlioz. Evoquée par un adulte qui a surmonté cette épreuve, la pauvreté de l'étudiant ou du jeune artiste est souvent perçue comme passagère, donc supportable. Dans *Les Misérables*, Marius passe de la misère noire à

¹⁶ *Les Misérables*, première partie, livre cinquième, chapitre VIII. « Quand Fantine vit qu'elle vivait, elle eut un moment de joie... Le goût du travail lui revint vraiment ». On notera que la manufacture, loin de faire l'objet d'une peinture à charge, est présentée comme une occasion de rebondir (ce qui ne sera pas le cas pour Fantine).

¹⁷ Adolphe Blanqui, *Cours d'économie industrielle*, tome III, 18^e leçon.

une pauvreté acceptable et même présentée positivement¹⁸. Ces pauvres d'un genre particulier en rencontrent d'autres : la précarité des bohèmes les amène à se lier avec des voisins de mansarde : l'étudiant (ou l'artiste) et la grisette marient leur pauvreté¹⁹, ce qui est un *topos* romanesque (Rodolphe et Mimi, Frédéric et Bernerette²⁰). Mais le malentendu vient du fait que l'un est destiné à sortir de cette situation, et l'autre à y rester.

Cette pauvreté de la jeunesse illustre la théorie des « capacités sans emploi » évoquées par Balzac²¹, c'est à dire de jeunes gens qui, ayant acquis un certain niveau d'instruction sans débouchés professionnels, se retrouvent condamnés au surnumérariat ou à des travaux alimentaires. La pauvreté de l'artiste, elle, est normalement transitoire, en attente de reconnaissance et de succès. Si elle se pérennise, elle met en accusation la société, taxée de matérialisme, donnant naissance au mythe du poète maudit mourant de faim (ou de désespoir) dans sa mansarde, incarné par Hégésippe Moreau, Ymbert Galloix, ou les dramaturges Escousse et Lebras²².

Entre réalisme et idéalisation : options littéraires

En s'attachant à traduire ces réalités, le roman poursuit plusieurs objectifs : donner une information sérieuse la plus fiable possible, ce qui nécessite l'adoption d'une tonalité réaliste. Mais il veut aussi susciter des émotions diverses, comme la sympathie ou la pitié, ce qui incite à édulcorer certaines peintures ou à utiliser le pathos ; s'il veut inspirer de l'effroi, il empruntera des stratégies de dramatisation ou d'exagération. Autant d'instances qui peuvent parfois se parasiter entre elles. C'est ce qu'on peut constater dans le traitement des principaux éléments du romanesque.

Le personnage : figures-type ou anonymat ? alors que l'enquête sociale reste dans l'anonyme, la littérature crée des figures (Fantine, Gavroche). Cette « littérarisation » du pauvre gagne en force, mais peut perdre en crédibilité du fait de son caractère fictif assumé. La dimension symbolique de certains de ces personnages recèle un autre piège. Le cas de Gavroche est éclairant : dans le livre « Paris étudié dans son atome », Hugo se fonde sur le rapport de Frégier, qui consacre tout un chapitre aux enfants errants, mais en éliminant la question de la délinquance juvénile, fondamentale chez ce dernier, parce que pour lui le gamin de Paris ne se résume pas à sa dimension sociologique et a pour mission d'incarner le peuple. On passe alors de l'exploration sociale à l'idéologie pure et simple :

« Tous les crimes de l'homme commencent au vagabondage de l'enfant. Exceptons Paris pourtant... Tandis que dans toute autre grande ville, un enfant vagabond est un enfant perdu, ...le gamin de Paris... est intérieurement à peu près intact. Respirer Paris, cela conserve l'âme...²³ »

Comme pour faire contrepoids et donner une épaisseur au monde qu'il dépeint, le romancier esquisse aussi des silhouettes anonymes brièvement entrevues : la sœur de Jean Valjean et son

¹⁸ *Les Misérables*, Troisième partie, livre cinquième, chap. 1 « Marius indigent » et 2 « Marius pauvre ». Le ton est très différent quand le pauvre est quelqu'un d'âgé, comme Mabeuf, le vieil érudit mourant de faim, qui rappelle un cas similaire évoqué dans le fameux *Discours sur la misère*.

¹⁹ Ce phénomène se produit aussi dans la vie réelle : on pense notamment à la courte liaison de Dumas avec sa voisine Laure Labay, une modeste lingère, mère d'Alexandre fils.

²⁰ Rodolphe et Mimi, Jacques et Francine sont des personnages des *Scènes de la vie de bohème*. Frédéric et Bernerette est un conte de Musset racontant une de ces liaisons sans lendemain.

²¹ Balzac développe cette idée à plusieurs reprises, notamment dans un article paru le 10 janvier 1836 dans *La Chronique de Paris*.

²² Le poète Hégésippe Moreau (1810-1838) mourut de misère à Paris, comme Ymbert Galloix, à qui Hugo rendit un hommage ambigu. Victor Escousse et Auguste Lebras, nés respectivement en 1813 et 1811, se suicidèrent en 1832 après l'échec d'une de leur drame, ce qu'évoque Dumas dans *Mes Mémoires*.

²³ *Les Misérables*, Troisième partie, livre premier, chap. VI.

enfant, le charron et sa fille lavandière, les deux enfants que rencontre Gavroche²⁴... autant de flash quasi-journalistiques comparables aux exemples cités par les enquêteurs de terrain.

Le langage et l'argot

Alors que Dumas, dans *Les Mohicans de Paris*, refuse cet outil, Hugo l'utilise et le revendique depuis *Le Dernier Jour d'un condamné* (1829), comme Sue et Balzac. Langue de la misère, l'argot est indispensable pour la traduire et la combattre. Mais l'employer de manière systématique serait trop pénible pour le lecteur. La solution de compromis consiste à traduire en notes certaines conversations entièrement en argot ; c'est le cas au début des *Mystères de Paris* et dans certains chapitres des *Misérables*²⁵. Le français revient néanmoins vite, porté par des personnages souvent bilingues (Fleur de Marie, Thénardier, Gavroche, Éponine). Le procédé pourrait sembler artificiel, si sa finalité n'était de donner une simple touche de couleur locale plus que de recréer une réalité linguistique.

Le corps : chez Villermé, Buret, Parent-Duchâtelet, le réalisme, parfois cruel, est de mise. Ce choix relève-t-il d'une complaisance pour le sordide ou d'une précision scientifique ? La plupart du temps, les romanciers ne suivent pas cette voie et préfèrent idéaliser ou édulcorer. Les portraits de Fleur de Marie, ou de Chante-Lilas (*Les Mohicans*) montrent de charmantes et lumineuses créatures, au physique angélique. D'autres personnages en revanche (Mont-Saint-Jean, la Louve) n'ont pas droit à tant d'égards. Parfois, le réalisme se conjugue à la mauvaise foi, comme en témoigne ce portrait d'Éponine :

« C'était cette même voix enrouée, ce même front terni et ridé par le hâle, ce même regard libre, égaré et vacillant.... Elle avait des brins de paille et de foin dans les cheveux... Et avec tout cela, elle était belle. Quel astre vous êtes, ô jeunesse !²⁶ »

Quant à la déchéance de Fantine, « devenue marbre en devenant boue²⁷ », elle est traitée sur le mode métaphorique, sans détails concrets déplaisants, traduisant un constat non pas clinique, mais métaphysique.

Le budget : c'est un *topos* du roman, qui témoigne de son obsession du réel, en même temps qu'il renvoie à certaines données biographiques, comme les fameux « carnets de comptes » de Hugo²⁸. L'argent et les calculs entrent en force dans la littérature romantique. Mais le budget concerne avant tout les pauvres, étudiants ou ouvrières. La vie de Lucien, Rigolette, Fantine, Marius se traduit en chiffres et révèle au lecteur ce qu'ils consomment, ce sur quoi ils rognent, ce à quoi ils renoncent. Ces données réservent parfois quelques surprises. On voit par exemple qu'un jeune homme pauvre a quand même les moyens de déléguer à sa portière certaines tâches jugées dégradantes, comme les courses alimentaires. En revanche, il sacrifie volontiers son chauffage. Les chiffres, relativement fiables, reflètent bien la distinction entre pauvreté (cent francs/ mois) et misère (moins). Cent francs par mois, c'est la pension type que les parents donnent à leurs enfants étudiants. Certains ouvriers peuvent gagner cette somme, les salaires masculins dans certaines branches (et à Paris) se situant entre trois et cinq francs par jour. Mais le chômage partiel (d'où le paiement à la journée) et les charges de famille rendent l'ouvrier plus pauvre que l'étudiant. Quant aux salaires féminins (couturières, grisettes), ils restent très bas, autour d'un franc ou un franc cinquante par jour. Que signifient ces différents budgets ? Servent-ils l'effet de réel, ou la démonstration (c'est possible/ ce n'est pas possible de vivre avec (si) peu) ? La réponse se fait au cas par cas. Le

²⁴ *Les Misérables*, Première partie, livre deuxième, chap. VI ; livre septième, chap. X ; quatrième partie, livre sixième, chapitre I.

²⁵ Notamment dans la quatrième partie, livre sixième, chapitre III.

²⁶ *Ibid.*, quatrième partie, livre deuxième, chapitre IV.

²⁷ *Ibid.* Première partie, livre cinquième, chapitre XI.

²⁸ La BNF conserve de nombreux carnets dans lesquels Hugo consignait très précisément son budget et ses dépenses.

budget de Rigolette est une incitation à la modération et à l'économie, celui de Marius traduit une ascension progressive, celui de Fantine reflète une situation sans issue.

Lieux et logement : la pauvreté a son cadre qui évolue avec le temps. Aux anciens quartiers pauvres (le Temple, la Cité) décrits dans *Les Mystères de Paris*, s'ajoute le « pays latin » (Balzac), et surtout les quartiers périphériques des faubourgs St Jacques, et Saint Marceau, qui récoltent ce que la ville ne veut plus voir : les abattoirs, l'équarrissage, les cimetières, la guillotine²⁹. Les relevés topographiques des enquêteurs³⁰ s'attachent volontiers aux corrélations entre les particularités du terrain (insalubrité de la Bièvre, présence d'industries malsaines) et le taux de mortalité. C'est dans ces quartiers que Hugo et Dumas situent une bonne partie de l'action des *Mohicans* et des *Misérables*. Mais ils ne font pas les mêmes choix d'écriture : si Hugo insiste sur le caractère sordide et lugubre de la mesure Gorbeau et ses environs, Dumas choisit l'idéalisation. Après avoir pourtant livré quelques données de la *Topographie médicale* de Lachaize, qui relève le grand pourcentage d'indigents dans cet arrondissement, il change délibérément de ton :

« Quiconque, en songeant au quartier St Jacques, sent d'habitude lui monter au cerveau les odeurs fétides de la misère, sera bien surpris peut-être, et surtout bien charmés, nous l'espérons, en respirant avec nous le parfum des roses et des jasmins qui entre par les fenêtres de ces appartements privilégiés donnant sur une véritable échappée du paradis terrestre³¹ »

On retrouve cette opposition quand il s'agit de peindre le logement du pauvre. Les enquêteurs donnent des détails très concrets, que connaissent d'expérience tous ceux qui pratiquent la visite de charité. La peinture que fait Sue du grenier des Morel, sombre et sordide, est directement inspirée de l'ouvrage de Buret. Mais dans le même roman, la chambre de Rigolette apparaît propre et accueillante. Le héros des *Mohicans de Paris*, un commissionnaire aux origines mystérieuses, habite dans une modeste petite maison qui ressemble à la maison du Poète à Pompéi... Un autre personnage, le maître d'école, vit dans un intérieur d'abord sinistre, mais qu'à force d'économies sa fiancée transforme en « petite chambre riante et virginale ». Doit-on voir dans ces passages un encouragement au travail et à l'épargne ? Ils traduisent plutôt une hésitation entre la fonction dénonciatrice de la littérature et une fonction consolatrice. Lus par un public très large et parfois populaire, ces romans ont pu en effet distiller du réconfort par le biais du rêve « les yeux ouverts ». C'est ce qui rend complexe et ambigu le système de représentations qu'ils reflètent.

Dénoncer et combattre la pauvreté

Dans l'immense majorité des cas³², la pauvreté et *a fortiori* la misère, subie et non choisie, est vue par les romanciers romantiques comme une aliénation profonde. C'est ce que développe Hugo, dans un chapitre fameux des *Misérables*³³, intitulé précisément « Christus nos liberavit ». Reprenant la démonstration de Buret, qui constatait l'émergence d'un nouvel esclavage, celui du travailleur, malgré l'abolition de l'ancienne forme par le christianisme, il l'adapte au cas de Fantine en se focalisant sur la servitude spécifiquement féminine. L'histoire de Fantine, « c'est l'histoire de la société achetant une esclave [...] On dit que l'esclavage a disparu de la civilisation européenne. C'est une erreur. Il existe toujours mais il ne pèse plus

²⁹ En 1836, la guillotine quitta la place de Grève pour la barrière Saint-Jacques.

³⁰ On pense notamment à la *Topographie médicale* de Lachaize et à *Etude de la Mortalité dans les différents quartiers de Paris* de Villermé.

³¹ *Les Mohicans de Paris*, ch. XXXVI

³² On peut cependant mentionner comme (rare) contre-exemple, le livre V de la troisième partie des *Misérables*, intitulé précisément « Excellence du malheur », qui voit dans la pauvreté une épreuve initiatique pour les âmes d'élite.

³³ *Les Misérables*, première partie, livre cinquième, chap XI.

que sur la femme et il s'appelle prostitution ». La prostitution elle-même n'est que l'aboutissement d'un long processus de marchandisation du corps, de sa vente par pièces détachées : Fantine vend ses cheveux, ses dents, puis « le reste ». La mort ne met pas nécessairement fin à la servitude ; Fleur de Marie a la hantise de voir son corps vendu à un étudiant en médecine. Cette aliénation peut conduire au suicide. Même sans aller jusqu'à cette extrémité, le pauvre est dépeint comme quelqu'un qui ne s'appartient pas. Il travaille comme un esclave, compromet sa santé, celle de sa famille (du fait de son travail et aussi de ses conditions de vie), risque la prison pour dettes. Le roman de la pauvreté s'arroge donc un rôle essentiel : faire connaître, dénoncer, éventuellement suggérer des solutions.

La prise de conscience des contemporains passe par le grand succès de ces œuvres. Certaines voix ont vigoureusement condamné le roman-feuilleton dans son ensemble ; on pense notamment au critique légitimiste Alfred Nettement³⁴ qui déplore la complaisance des romanciers dans le sordide. Mais ces oppositions n'ont pas empêché ces romans de toucher un très large public. Les catégories populaires s'y sont souvent retrouvées, les milieux bourgeois ont apprécié le caractère modéré des solutions proposées, inspirées du catholicisme social³⁵ beaucoup plus que du socialisme pré quarante-huitard (même si Sue a été considéré comme socialiste).

Actions et préconisations

La première préconisation est en fait un palliatif. La charité est une pratique très répandue, notamment avec l'instauration de la visite aux pauvres, popularisée par les conférences de Saint Vincent de Paul. Ce motif se retrouve logiquement dans la production romanesque, que ce soit dans une version réaliste (comme la pratiquent Jean Valjean et Cosette dans *Les Misérables*) ou irréaliste : Rodolphe, le surhomme des *Mystères de Paris*, conçoit la charité comme un dérivatif ; dans *Les Mohicans de Paris*, un épisode de ce type est rapporté sous forme de conte de fée (« La fée Carita³⁶ »). Mais l'essentiel est ailleurs : la charité des Romantiques est moderne dans la mesure où elle se laïcise largement et tourne vers la philanthropie, reléguant au second plan l'inspiration chrétienne des siècles précédents³⁷. Elle n'en reste pas moins tributaire d'un certain conservatisme idéologique, reposant sur l'initiative individuelle et le choix des pauvres. Cette pratique connut d'ailleurs un prolongement inédit dans la réalité : on sait que la parution des *Mystère de Paris* suscita de nombreuses réactions d'un public confondant réalité et fiction, qui envoyait à la rédaction du *Journal des Débats* de l'argent pour aider la famille Morel ; sans l'avoir cherché, Sue transformait son lecteur en donateur. De manière plus classique, Dumas se servit de son journal *Le Mousquetaire* pour lancer de « bonnes causes », se faisant l'intermédiaire entre les abonnés et les nécessiteux. Autant qu'à l'intérêt du public, le succès de ces actions doit être relié aux nouveaux canaux qu'elles empruntent ; la même remarque serait valable aujourd'hui avec l'apparition des réseaux de financements participatifs.

D'autres préconisations, d'ordre économique et social, sont mises en scène dans *Les Mystères de Paris* et *Les Misérables*. D'inspiration saint-simonienne, l'idée de créer des colonies à la campagne est reprise par Sue³⁸. Le modèle romanesque en est la ferme de Bouqueval³⁹, proche du phalanstère fouriériste, gérée de façon saine avec des bénéfices

³⁴ *Etudes critiques sur le feuilleton-roman*, 1845. Dans la 1^{ère} livraison, Nettement consacre six chapitres aux *Mystères de Paris* qu'il étrille vigoureusement.

³⁵ Et notamment des ouvrages d'A. de Villeneuve-Bargemont (voir plus bas).

³⁶ *Les Mohicans de Paris*, chap. LXXXII.

³⁷ C'est d'ailleurs ce que note (en le déplorant) Alban de Villeneuve-Bargemont dans son *Economie politique chrétienne* (1834).

³⁸ Cette idée, déjà présentée par A. de Villeneuve-Bargemont (*Economie politique chrétienne*), sera également reprise par L.N. Bonaparte dans *L'Extinction du paupérisme*.

³⁹ *Les Mystères de Paris*, livre 1, chap. XXXII, « La veillée ».

redistribués aux ouvriers agricoles. On trouve aussi un exemple de patronat social avec la manufacture fondée par Jean Valjean à Montreuil. Le patron apparaît comme un créateur de prospérité, œuvrant pour le bien public, et non comme l'ennemi de classe de l'ouvrier. Ce modèle n'est pas exempt d'une certaine dose aussi de paternalisme moralisateur. On peut aussi noter que Sue a inspiré plusieurs projets de lois, portant sur la prévention pour les enfants de délinquants, la création de maisons d'invalides et l'abolition de la prison pour dettes. Le roman évoque d'autres solutions, comme les sociétés de secours mutuels et de prévoyance ; certaines de ces propositions seront reprises dans *Rerum Novarum* à la fin du siècle. En revanche, l'assistanat est vivement condamné, comme en témoignent les critiques que Dumas et Hugo portent à l'encontre de Ateliers Nationaux⁴⁰.

Si généreuses que soient ces idées, elles ne se rattachent pas à un plan d'ensemble, ce qui n'est d'ailleurs pas la vocation des romanciers. Le discours de Hugo, au titre ambitieux (*Détruire la misère*), prononcé devant l'Assemblée le 9 juillet 1849, énonce un programme plutôt vague, présentant le développement de l'instruction comme le remède à tous les maux, la misère comme la délinquance. Quant à Dumas, s'il esquisse dans *Les Mohicans* les contours d'une société plus fraternelle qui résonne comme une annonce de l'Etat-providence (« Dans la république, il n'y aura plus d'orphelins, car la société sera leur mère »), il en reste au stade de la déclaration d'intention. Une chose est sûre, la remise en question du modèle libéral n'est pas prévue ; il s'agit seulement de le réguler, dans la lignée de Sismondi *via* Buret. Hugo, Sue et Dumas sont à ce titre de bons représentants du « romantisme économique et social », que Marx qualifiera avec beaucoup de condescendance d'« humanitarisme petit-bourgeois ».

Plus que dans leurs solutions et préconisations somme toute modestes, la réussite des romanciers de l'époque romantique réside indéniablement dans la prise de conscience qu'ils ont suscitée chez les contemporains en véhiculant de l'information sous une forme non seulement abordable mais aussi addictive. Les lecteurs de toutes les classes, bourgeoises et populaires s'y sont retrouvés et les ont lus avec frénésie : cette littérature en prise avec le réel, orchestrant des débats passionnés, s'est fait l'instrument d'une meilleure connaissance du monde social. Mais paradoxalement, il arrive que ces grands romans aient un effet inverse aujourd'hui. Précisément du fait de leur succès et de leur fort ancrage dans la mémoire collective, ils continuent à être utilisés comme grille de lecture pour un contexte et des réalités qui ont largement changé, contribuant ainsi parfois à construire une vision déformante et déformée de la société actuelle.

⁴⁰ Voir notamment deux articles sur ces Ateliers rédigés par Dumas pour *La France nouvelle* (16 et 17 juin 1848), et le Discours de Hugo du 20 juin, recueilli dans *Actes et paroles*. Il faut cependant préciser que l'un et l'autre s'opposent moins à l'idée qu'à la réalisation.

Bibliographie

Œuvres citées

- Balzac Honoré de, *Le Père Goriot*, Classiques Garnier, 1986.
Illusions perdues, Garnier-Flammarion, 1990.
Dumas Alexandre, *Les Mohicans de Paris*, Gallimard, 1998, col. Quarto.
Hugo Victor, *Les Misérables*, Gallimard 1973, rééd.2017, col. folio classique.
Murger Henri, *Scènes de la vie de Bohème*, Gallimard, 1988, col. folio
Sue Eugène, *Les Mystères de Paris*, Robert Laffont, col. Bouquins.

Ouvrages historiques, sociologiques, politiques

- Blanqui Adolphe, *Cours d'économie industrielle (1836-39)*, ed. Blaise et Garnier, Hachette, 1839, 3 vol.
Bonaparte, Louis-Napoléon, *De l'extinction du paupérisme*
Buret Eugène, *De la misère des classes laborieuses en Angleterre et en France* (1840),

Curmer Léon, *Les Français peints par eux-mêmes*
Doin Guillaume-Théodore et Charton Edouard, *Lettres sur Paris*, 1830

Dumas Alexandre, *Filles, lorettes, courtisanes* (1843)
Mes Mémoires () Robert Laffont, 1989, col. Bouquins.
Alexandre Dumas dans la révolution, Cahiers Dumas n° 25, Amiens, Encrage éditions, 1998.
Frégier Honoré-Antoine, *Des classes dangereuses de la population dans les grandes villes et des moyens de les rendre meilleures*, 1839-40,
Hugo Victor, *Choses vues* (1830-46), Gallimard, 1972, col. folio
Détruire la misère (1849)
Nettement Alfred, *Etudes critiques sur le feuilleton-roman*, 2^e éd. 1847, Lagny Frères (disponible sur Gallica).
Parent-Duchâtelet Alexandre, *Essai sur les cloaques ou les égouts de la Ville de Paris* (1824)
De la prostitution dans la ville de Paris considérée sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration (1836).
Villeneuve-Bargemont Alban de, *Economie politique chrétienne*, Paulin 1834, 3 vol.
Villermé René-Louis, *De la mortalité dans les différents quartiers de Paris*, 1830
Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie (1840)

Ouvrages et articles contemporains

- Chevallier Louis, *Classes laborieuses, classes dangereuses*, Plon, 1958 ; rééd Le Livre de Poche, 1978, coll. Pluriel.
Geslin André, *Gens pauvres, pauvres gens dans la France du XIX^e siècle*, Aubier, Paris 1998.
Lyon-Caen Judith, « Enquêtes, littérature et savoir sur le monde social en France dans les années 1840 », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* 2007/2 n° 17, p. 98-118.
Vatin François, « Le travail, la servitude et la vie. Avant Marx et Polanyi, Eugène Buret », *La Découverte*, 2001/2, n° 18, p. 237-280.